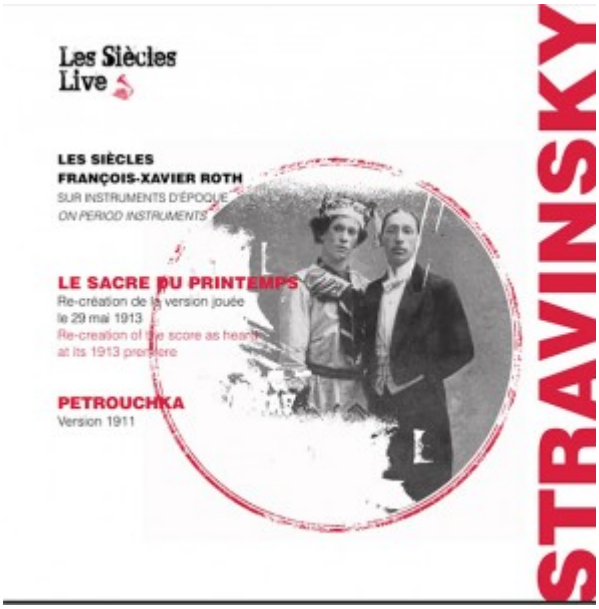
CD. Recréation du Sacre du printemps version mai 1913 (Les Siècles, François-Xavier Roth), annonce



CD. Nouvelle lecture « historique » du Sacre du printemps… François Xavier Roth et son orchestre sur instruments d'époque, **Les Siècles**, poursuivent leur exploration de la musique française à l'aube de la première guerre mondiale avec une excellente version du **Sacre du Printemps** d'Igor Stravinsky dans la formulation de la création, celle du 29 mai 1913 au Théâtre des Champs Elysées : direction vive, claire et musclée révélant avec les instruments de 1913, l'éclat inouï de la facture française d'époque (bois, cuivres, …) sans omettre, dans un format sonore restitué, des dynamiques justes, une palette de timbres magistralement associée, cette sauvagerie rythmique qui fondent toujours la fascination d'une œuvre clé de l'histoire de la musique. Le disque qui paraît le 7 mai 2014 est l'aboutissement d'une série de concerts et d'un travail important réalisé sur les sources du Sacre pendant l'année du Centenaire de l'œuvre en 2013. Le Sacre du Printemps ainsi révélé est couplé avec la version originale de **Petrouchka** de 1911. Outre la spécificité de l'orchestre français des années 1910, c'est aussi deux jalons de l'écriture de Stravinsky qui nous sont restitués quand le compositeur participait à l'épopée des Ballets Russes à Paris (1 cd Actes Sud, collection Les Siècles Live). CD événement.

Grande critique à venir dans le mag cd de classiquenews.

Les Siècles ont précédemment enregistré chez Actes Sud, deux albums dédiés aux compositeurs français romantiques, chacun dévoilant une perle inédite, véritable révélation musicale par le disque : Théodore Dubois (superbe ouverture de Frithiof) et le plus récent, Paul Dukas (cantate Velléda de 1889 et surtout l'ouverture de Polyeucte).

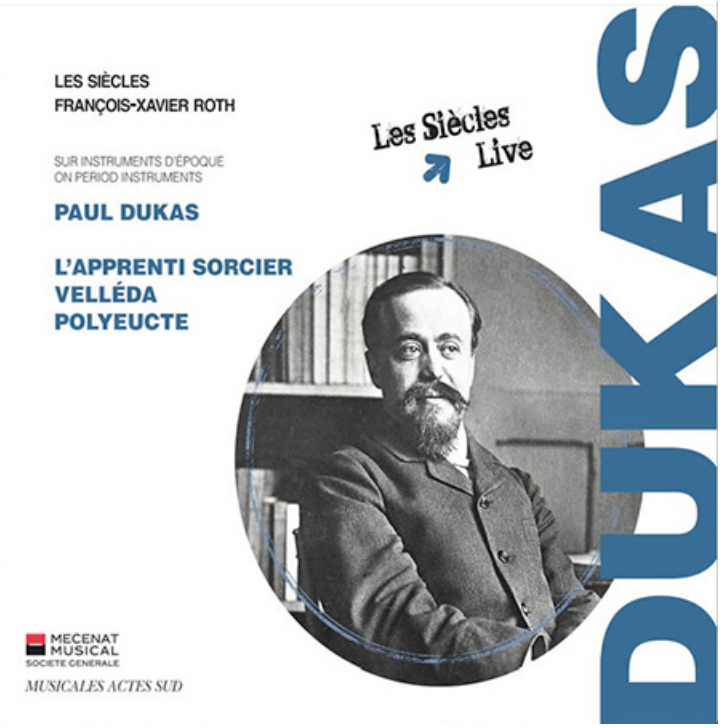
CD.Paul Dukas : Velléda, Polyeucte, L'Apprenti sorcier (Les Siècles, Roth, 2011)

CD. Paul Dukas : Velléda, Polyeucte, L'Apprenti sorcier (Les Siècles, Roth, 2011)… *Contrairement à la photo de couverture, le programme jubilatoire du cd, met en lumière la première manière de Dukas, alors fraîchement débarqué de toute récompense académique car il a échoué au Concours du Prix de Rome… le jeune tempérament poursuit néanmoins sa carrière .*

Se risquant dans la grande forme … avec un aplomb conquérant éclectique, avec un métier déjà mûr qui n'avait point besoin de palmes ni decorum romains… Après leur précédent révélant un **Debussy jamais écouté jusque là (La Mer, Première Suite d'orchestre … dépoussiérées avec une subtilité irrésistible, cd Les Siècles Live paru en mars 2013)**, ce nouveau disque des **Siècles** confirment la savante élégance dont l'orchestre sur instruments anciens fondé et dirigé par **François Xavier Roth** est capable aujourd'hui. Face à tant d'orchestres modernes qui s'entêtent à jouer les romantiques (français) sans instruments adéquats, – plutôt dans la puissance moins dans la finesse-, voici assurément une phalange modèle autant par sa probité à

retrouver le format sonore originel des oeuvres que par ses choix de programmes toujours audacieux, originaux voire expérimentaux. Certes le seul emploi des instruments d'époque ne suffit pas à réussir un programme : c'est toute la valeur de la direction du chef que de ne jamais sacrifier la juste intonation, la ciselure poétique, sur l'autel de la claironnante ou démonstrative restitution historique. Les trois œuvres retenues ici fonctionnent comme un triptyque magistral, dévoilant à raisons, la maturité orchestrale du jeune Dukas à la charnière des années 1890… Il n'est pas d'orchestre aussi vivant et palpitant entièrement dédié aux lectures historiques, qui soit aussi convaincant aujourd'hui, que Les Siècles donc, comme le JOA Jeune Orchestre atlantique et la prometteuse Symphonie des Lumières (fondée par l'ex violoniste au sein des Siècles et assistant de FX Roth, Nicolas Simon).

Dukas : flamboyances d'époque



Louons d'abord cette cantate Velléda (1889), péché académique, sertie par un orfèvre émule de Wagner, bientôt bayreuthien fervent et admiratif (- mais qui criera tant sa haine du boch et de toute la culture germanique avec lui après 1918 … haute émotivité, triste contexte) : ici, le chef veille surtout à l'équilibre voix et instruments, soulignant sans lourdeur le talent de Dukas à exprimer des atmosphères d'une incomparable richesse de couleurs … ; ***Polyeucte* (1891)** juste après le temps des cantates (tentative vaine pour décrocher le Prix de Rome, hélas pour lui) s'inscrit parfaitement aux côtés de Velléda la druidesse gauloise, comme Norma ; mais c'est surtout ***L'Apprenti sorcier*** (composé en 1896, créé à Paris en 1897) qui s'impose à nous par sa franchise narrative, sa construction géniale, son instrumentation scintillante.

Les 3 oeuvres indiquent clairement quelle conscience laborieuse et finalement géniale anime déjà le jeune Dukas autour de la trentaine : un vrai symphoniste qui a le sens du drame et de l'architecture poétique, cherchant absolument une avancée, une issue entre le franckisme (très présent) et le wagnérisme de son temps, ouvert bientôt aux mystères envoûtants du *Pelléas* de Debussy : une manière française évidente dans cette orchestration subtile et souvent diaphane – elle-même héritière de Rameau comme de Berlioz-, qui souligne avec quel art il sait dessiner en vrai atmosphériste (comme Vivaldi dans ses Quatre Saisons) … des nuées sombres et épaisses, des brumes flottantes pour les éclaircir ensuite afin de susciter une aube nouvelle, porteuse d'espérance (tout le plan de l'ouverture de *Polyeucte*, mais aussi cette aurore

amoureuse qui fait le début de Velléda). Le tapis instrumental d'un fini exceptionnel qui ouvre sa cantate Velléda saisit ainsi, ce préambule (digne du Strauss de *La femme sans ombre* quand y paraît pour la première fois l'Impératrice) est le plus réussi … d'une extase poétique proche du sublime, car la Cantate de commande n'évite pas ensuite les longueurs ni les formules déjà écoutées y compris dans le duo des amants. La pièce majeure révélatrice de cette hypersensibilité symphonique reste évidemment le tissu goethéen de *L'Apprenti sorcier* qui combine flamboyance instrumentale et construction dramatique en une synthèse exemplaire.

Sublime ouverture Polyeucte

Dans Polyeucte, -superbe révélation là encore, peut-être le plus grand choc du programme-, l'orchestre exprime la gravité psychique et vénéneuse (une trame wagnérienne pour le coup) qui renvoie naturellement au drame cornélien ; créée en 1892, la partition éblouit par sa grâce comme sa profondeur instrumentale (belle grandeur amère des cordes) : les musiciens défendent une clarté qui se montre habile et bénéfique dans les équilibres, les balances, le relief mordant et lumineux des instruments d'époque, cet intimisme restitué qui permet de mieux évaluer la sensibilité et le perfectionnisme (quasi maladif) de Dukas. Et là aussi, l'orchestre par son chant irrésistible fait entendre ce qui déchire l'esprit du jeune héros : Polyeucte est une âme tiraillée et ardente pris entre son amour pour Pauline et sa foi chrétienne ; amour profane, amour sensuel, désir et

contemplation, voilà deux pôles entre lesquels balance un orchestre en état de transe, d'une finesse absolue et d'un équilibre sonore prodigieux : sur l'océan d'une houle psychique, se distingue tour à tour la frêle et déchirante mélopée des timbres solistes cor anglais, clarinette, hautbois (dialoguant avec les violoncelles) … avant que les cordes n'élève l'action intérieure en une libération ultime magnifiquement orchestrée. Au terme de ce que nous pourrions entendre comme une lente, âpre puis enivrante métamorphose, Polyeucte résout ses tiraillements en fusionnant les deux, sublimer son amour, incarner sa foi par le martyre. Il y a du wagnérisme finement tissé mais aussi cette aspiration spirituelle, parfaitement franckiste dans le déroulé de cette ouverture ample et ambitieuse , de plus plus ascensionnelle (lisztéenne également) de plus de 14 mn ! De fait, l'œuvre se termine en une sorte d'extase énigmatique et mystérieuse qui conserve son intensité jusqu'à sa dernière nuance piano. Chef et orchestre expriment chaque nuance de cette ascension progressive avec une flamme quasi hypnotique.
De la juvénilité faussement victorieuse du jeune sorcier à sa terreur foudroyante face au balai qui se multiplie et qu'il ne maîtrise plus, **la direction de François-Xavier Roth** exprime toutes les facettes de L'Apprenti … partition prodigieuse en avatars enchaînés et multiples, qui doit moins son attractivité jamais démentie depuis sa création de 1897-, à son sujet fabuleux qu'au traitement que lui réserve le génial orchestrateur. Toutes les alliances de timbres et la succession des épisodes se trouvent rééclairées et régénérées par un jaillissement permanent du scintillement instrumental. Une richesse sonore exaltante et trépidante qui avait déjà fait le miracle du concert vénitien, quand orchestre et chef donnaient avec *Velléda, L'Apprenti sorcier* à l'étage de la Scuola di san Rocco en 2011, devant les caméras de classiquenews.com (présent pour cet événement musical italien) : **voir notre reportage vidéo : Velléda de Dukas révélé par Les Siècles et François Xavier Roth à Venise.**

Voilà donc un nouveau disque qui dans le sillon de l'avancée scientifique sur instruments d'époque compose un bel apport pour notre connaissance désormais renouvelée du romantisme à la française, avec Rebel (Le Cercle de l'Harmonie), avec aussi le superbe disque des mêmes Siècles décidément très inspirés par les Français (**Dubois dont l'ouverture de Frithiof**) ou l'excellent volume des cantates du Prix de Rome de Max d'Ollone récemment ressuscitées, avec quel panache également – où l'on retrouve d'ailleurs la même Chantal Santon, dans Frédégonde, dont la Galeswinthe est d'une eau tout aussi pure et aérienne presque éthérée que sa Velléda dukasienne. Superbe disque défendu par un orchestre fabuleux et un chef d'une mesure et d'une tension inspirées. Incontournable. CD coup de coeur de classiquenews de décembre 2013.

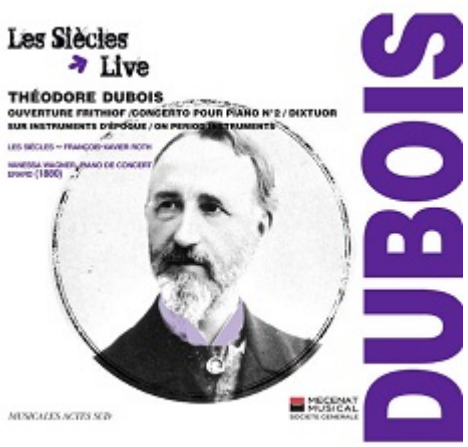
Paul Dukas : Velléda (cantate), Polyeucte, L'Apprenti Sorcier. Les Siècles. François Xavier Roth, direction. Enregistrement réalisé en 2011 et 2012 (1 cd Les Siècles Live).

CD. Dubois : Frithiof, Concerto pour piano n°2 (Les Siècles, Roth, 2010)

CD. Théodore Dubois: Frithiof, Concerto pour piano n°2… Les Siècles (Roth, 2010-2011). « Les Siècles live » (1 cd Actes Sud). Superbe album qui révèle dans une sonorité historique (piano et orchestre d'époque) l'ardente et dramatique vitalité de **Théodore Dubois (1837-1924)**, remarquable orchestrateur, doué d'une invention permanente en particulier dans **l'ouverture de Frithiof**, condensé théâtral d'une épatante exaltation. La vrai révélation reste contre toute attente non

pas le Concerto pour piano n°2, morceau de bravoure aux climats tendres et lyriques (le premier mouvement est de loin le plus réussi avec l'Adagio, et son sentiment « profondissimo » comme il est noté sur le manuscrit) mais cette ouverture **Frithiof**, pièce magistrale de moins de 10mn qui tient à la fois d'un superbe lever de rideau pour un opéra à redécouvrir, et aussi du poème symphonique… Dubois affirme son esprit synthétique et européen (comme tant aussi à le démontrer **la Symphonie Française de 1908, qui n'en a que le nom: Les Siècles et leur chef viennent de la recréer lors d'une tournée mémorable dont la dernière date était à Venise pour le festival Théodore Dubois, proposé non sans pertinence par le Palazzetto Bru Zane, Centre de musique romantique française, ce 15 avril 2012**); il s'y montre parfait assimilateur de cet éclectisme ambiant dont il recycle la richesse des thèmes et des idées avec cette finesse et cette élégance qui le caractérisent.

Superbe et flamboyante ouverture de Frithiof



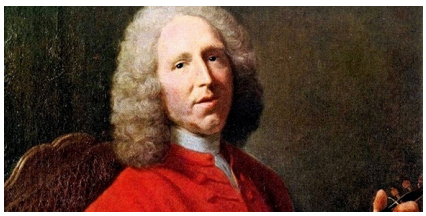
De fait, Frithiof se distingue par la noblesse et la ligne éthérée du solo de clarinette dans un climat de bois profond (Rossini et Guillaume Tell ne sont pas loin; mais aussi le souffle des partitions de Liszt ou de Saint-Saëns) où domine le chatoiement grave et mystérieux des violoncelles, contrebasses … jusqu'aux trois tutti à 3'30, qui libèrent un dramatisme désormais exacerbé, une passionnante théâtralité qui mêle aussi Tchaikovski, Wagner, et tant d'autres maîtres dont Dubois fait un miel régénéré. En 1880, inspiré par la légende scandinave, le style de Dubois se montre davantage qu'un exercice académique: l'écriture maîtrise et le sens de l'architecture et la finesse de l'orchestration. Quel bijou symphonique! Source d'une délectation renforcée, l'apport des instruments d'époque évite l'empâtement, la nébuleuse sonore ailleurs si néfaste. Saluons, sous le geste vif et musclé de **François-Xavier Roth**, la superbe pulsion dramatique sans boursouflure, détaillée et lumineuse grâce à la juste caractérisation des instruments, tous d'une articulation savoureuse; En outre la prise bénéficie d'une captation live réalisée au moment où l'orchestre présentait en première vénitienne, l'oeuvre si exaltante lors du festival présenté par le même Palazzetto Bru Zane Centre de musique romantique française, en avril 2011: journée inaugurale « Du Second Empire à la IIIè République », concert mémorable qui voyait aussi la récréation mondiale de la cantate de Paul Dukas, Velléda.

C'est une préparation idéale pour le Concerto pour piano n°2 déjà présenté par les mêmes interprètes à Venise lors du festival Du Second Empire à la IIIème République, précédemment évoqué. On y retrouve la même exaltation noble et souple, cette mesure et cette éloquence « académique » qui n'ont rien d'artificiel: l'adagio et son sentiment très profond donc… atteignent une sincérité surprenante qui enchante et élève l'âme, proche en cela des récemment révélés adagios du Trio n°2 et du Quintette pour piano (lire notre compte-rendu du premier week-end inaugural du festival Theodore Dubois à Venise, 14 et 15 avril 2012). Avec de tels accomplissements,

c’est le vocable « académique » qui gagne ses lettres de noblesse. Il s’agit bien d’une esthétique comme les autres très défendables, et non plus ce terme fourre aux allusions si péjoratives et réductrices.
Toujours plein d’ardeur et d’idées brillantes, Dubois redouble de franche et saine fantaisie dans l’allegro vivo, scherzando et surtout dans le dernier mouvement si justement intitulé « con molto fantasia »: Dubois apparaît bien ici tel l’apôtre le plus habile et le plus inspiré de la musique pure et de l’idéal académique. Ce qui sauve l’écriture du Dubois classique, c’est un sens de la variation d’une ineffable pudeur, l’usage fédérateur du principe cyclique (reexposition des thèmes majeurs dans le final très libre d’agencement); une conscience évidente du développement sans dilution ni écart gratuit. En somme, la marque d’un grand maître.
Les Siècles trouvent le juste équilibre pour faire briller cette musique élégantissime (auquel répond le jeu tout en sobriété de Vanessa Wagner), sans basculer dans la fadeur ou le sirop décoratif… L’époque est à l’éclectisme, au métissage des styles, au triomphe du néo, pourtant comme en architecture (voyez du côté de l’Opéra de Charles Garnier), le signe de la richesse n’exclut pas une structure superbement pensée. D’autant plus prenante que son écriture obéit toujours à un « plan » dramaturgique finement élaboré; tout le génie de Théodore Dubois est là. Le nouveau disque vient opportunément renforcer l’oeuvre de réhabilitation opérée par le Palazzetto Bru Zane Centre de musique romantique française qui présente jusqu’au 27 mai 2012, son festival monographique: « Théodre Dubois et l’art officiel »…
Théodore Dubois: Frithiof, Concerto pour piano n°2… Les Siècles (François-Xavier Roth, 2010-2011). « Les Siècles live » (1 cd Actes Sud).

Versailles : Musiques pour

les noces de Marie-Antoinette et de Louis XVI, Les Siècles (novembre 2012)



Musiques pour Marie-Antoinette… Dans la galerie des Glaces à Versailles, l'orchestre sur instruments anciens Les Siècles joue sous la direction de François-Xavier Roth, le programme des fêtes pour le mariage de Marie Antoinette et de Louis XVI : Gluck représentant de la musique moderne puis Rameau et Lully réécrits par Gossec et Dauvergne, dans le style néoclassique des années 1770 … Grand reportage vidéo